

RÉCIT de ce qui s'est passé à PAU le 13
Juillet 1788, à l'arrivée de M. le duc DE
GUICHE.

Et Harangue du peuple Béarnois, en lui pré-
sentant le Berceau d'Henri IV.

MONSIEUR le duc de Guiche est arrivé ici pour tâcher de tout pacifier ; il est porteur d'une branche d'olivier ; il vient avec l'espoir de maintenir la province dans tous ses privilèges, bien résolu de n'exercer aucun acte d'autorité ni de rigueur contre aucun membre du parlement ni de la noblesse ; il vient demander des députés au corps de ville, qui iront à Paris solliciter grâce du roi pour le peuple, qui, par force & d'autorité, a rétabli le parlement dans ses fonctions. Il demande à ce même parlement de cesser momentanément de s'assembler & de rendre la justice : que le roi exige cette marque de soumission & de respect, & que de suite les états de la province assemblés demanderont son retour ; ce qui sera accordé, & qu'il sera rétabli comme avant la séance du 8 mai dernier. C'est ainsi que M. le duc de Guiche se présente ; il se montre uniquement comme conciliateur, n'ayant aucun pouvoir de rien terminer lui-même, & ayant assuré le roi qu'il ne se chargeoit de cette commission que dépouillée de tout acte de rigueur & de sévérité ; qu'il étoit Béarnois, qu'il tenoit aux privilèges de sa patrie, & que si cette démarche devoit être suivie de quelque acte de force, qu'on lui adresseroit quand il seroit en Béarn, il supplioit le roi de permettre qu'il ne l'exécutât point, & qu'il prévenoit Sa Majesté que dans ce cas il se retireroit sans attendre son congé, pour se rendre auprès d'Elle, & pour y devenir le défenseur le plus zélé des constitutions de son pays. A son arrivée, il a été conduit à l'hôtel de M. le président Duplan, où il loge, par plus de vingt mille âmes, qui ont gardé le plus morne silence ; on n'a pas entendu un seul cri de vive le roi ; il sembloit qu'on lui disoit : Nous voulons savoir ce que vous venez faire ici, avant de nous livrer à la joie ; nous ne vous suivions que pour



veiller sur vous. M. le duc de Guiche n'a cessé de leur dire les choses les plus honnêtes & les plus consolantes. Alors une partie du peuple s'est rendue au château ; il a été y chercher le berceau d'Henri IV, que l'on avoit décoré de guirlandes, de perles, & de pierres précieuses. Quatre paysans de quatre vallées différentes se sont chargés de ce dépôt précieux : il étoit suivi d'un jeune homme, habillé dans le costume de notre bon roi Henri : tous les instrumens qui se sont trouvés dans la ville le précédoient : on l'a porté à minuit chez M. le duc de Guiche. Dès qu'on l'a sorti du château, d'où on n'a pu le prendre qu'après avoir donné quatre otages, dix mille claquemens de main, autant de vive Henri IV, se sont élevés dans les airs ; tout ce peuple attendri répétoit : Ce bon roi nous a accordé nos privilèges ; son successeur, à son exemple, nous les conservera. C'est ainsi qu'au milieu de la joie & de l'âgresse publique, on a porté ce gage de l'amour des Béarnois ; on les a vus même, de distance en distance, se précipiter à genoux quand le berceau passoit, & adresser leurs vœux au ciel pour le bonheur de ce bon Henri IV. Tant il est vrai que le peuple, au milieu de son effervescence, raisonne quelquefois parfaitement bien ! On le voit ici, au moment de l'arrivée de M. le duc de Guiche, lui refuser des applaudissemens, quoique tous les cœurs Béarnois soient dévoués de tout temps à cette maison ; on ne connoissoit pas ses intentions ; on ignoroit l'objet de sa mission ; on ne faisoit que le présumer. Dès qu'on en est instruit, on vole au berceau, tous les cœurs s'attendrissent, l'expression des plus tendres sentimens s'exalte ; on rend hommage à la mémoire du bon roi ; on porte son berceau, comme le trésor le plus précieux du peuple Béarnois ; chez M. le duc. Le jeune Henri harangue M. de Guiche, & lui demande d'être le protecteur de la province : « Vous êtes, lui dit-il, citoyen, vous êtes notre compatriote ; en défendant nos droits, vous soutenez les vôtres : nous ne sommes pas des sujets rebelles ; mais nos constitutions nous sont chères ; nous les défendons : il faut nous les conserver. Dans ce berceau est né notre pere ; voyez comme nous l'aimons : nous ne demandons pas mieux que d'aimer de même Louis XVI » M. de Guiche répondit des choses dignes de la bonté de son ame ; il jura qu'avant tout il étoit patriote, que jamais il ne dérogeroit à ce titre. Il demanda au jeune Henri, « Mon ami, qui



« vous a fait votre harangue » ? Celui-ci répondit : « M. le duc , je ne parle jamais que d'après mon cœur ». Il le salua & se retira. Le berceau le suivit , & on le rapporta au château dans le même ordre. M. le duc de Guiche l'accompagna jusque dans la rue ; & ce fut alors que l'on entendit dans toute la ville , pour la première fois , des cris répétés : Vive le duc de Guiche ! vive le roi ! vive la maison de Gramont ! Voilà le narré fidele de cette scene vraiment attendrissante. On n'avoit encore rien proposé à MM. du parlement , au départ du courrier ; il devoit s'assembler en commissaires le 14 , chez M. le premier président , pour y entendre M. le procureur-général , qui avoit eu une longue conférence avec M. le duc de Guiche. Ces MM. sont dans un moment bien délicat , & dont ils sentent tout le poids. Toute la nation a les yeux sur eux ; ils ont tâché jusqu'à présent de se bien conduire ; ils ont évité les suites funestes de la révolte du peuple ; ils espèrent que l'unité des principes , la bonté de leur cause , leur union la plus parfaite , les mettront à l'abri des reproches de la postérité.

HARANGUE du peuple à M. le DUC DE GUICHE.

QUATRE JEUNES GENS , précédés d'une brillante harmonie , & suivis d'un Peuple innombrable , portoient le Berceau d'Henri IV , que toutes les Dames de la Ville avoient magnifiquement orné à l'envi. Un jeune homme , habillé à la Henri IV , portant la parole , a dit :

MONSIEUR LE DUC,

VOILA le berceau de notre Henri ; l'ombre de ce grand roi veille sur sa patrie , & le Béarnois sent couler dans ses veines le sang de ses ancêtres , qui ont mis les Bour-

bons sur le trône. Nous ne sommes pas des rebelles ; nous réclamons , sous cette enseigne sacrée , notre contrat & la foi des sermens d'un roi que nous aimons. Connaissez nos sentimens : le Béarnois est né libre , il ne veut pas mourir esclave ; *le Béarnois est pauvre , mais il a bon cœur* ; ce grand roi l'a dit : il fera volontiers à son roi le sacrifice de sa fortune ; mais un peuple qui souffre a le droit de lui rappeler son contrat & les loix constitutives de la monarchie. Qu'il tienne tout de notre amour : notre sang est à lui , à la patrie ; nous le prodiguerons contre les ennemis de l'état. Viendrait-on nous arracher la vie , quand nous défendons notre liberté ? Votre présence , Monsieur le duc , ramène la confiance en ces lieux ; vous n'êtes pas entouré de cet appareil militaire , qui irrite le peuple , & aggrave des maux que la modération seule peut guérir ; aussi la patrie vous compte avec joie parmi ses enfans ; votre auguste maison fut toujours la gloire de cette souveraineté , & son appui auprès du trône. Sous Louis XIII , un système destructeur des propriétés alloit s'étendre jusqu'à nous ; on vouloit supprimer nos Etats ; un de vos illustres ancêtres éclaira la justice du roi , & il nous apporta lui-même la confirmation de nos privilèges. Le peuple revoit en vous le digne successeur de ses vertus ; il fait avec quel zèle vous avez voulu , dans cette révolution désastreuse , défendre ses constitutions ; & il ne craint pas que votre main soit armée pour les détruire : il étoit réduit au désespoir ; maintenant il vous voit , il est tranquille ; il met toute sa confiance dans votre patriotisme : votre nom seul est pour lui le garant de la justice.

Réponse de M. DE GUICHE.

COMME VOUS , Messieurs , je suis Béarnois jusqu'au dernier soupir ; & je suis Gramont : je ne me ferois pas chargé d'ordres désagréables : soyez tranquilles , je viens vous faire du bien.

Le peuple a crié aussi-tôt : *Vive le Roi ! vive M. le duc de Guiche !*

M. le duc , qui , à la vue du berceau , avoit été saisi d'un frisson , l'a examiné fort long-temps avec une religieuse tendresse , il a traversé une grande cour , pour le suivre jusque dans la rue ; & tout le monde s'est retiré , en disant : « C'est un Béarnois ! c'est un Gramont » !